

DARYL GREGORY

# AFTER PARTY



Daryl Gregory

Afterparty

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard

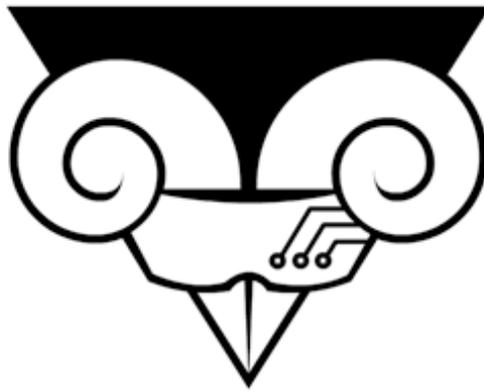


Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.





e-Bérial'

*Afterparty*

© 2014 by Daryl Gregory

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laurent Philibert-Caillat

© 2016, le Bérial', pour la présente édition

Couverture © 2016, Aurélien Police

ISBN : 978-2-84344-766-2

Parution : septembre 2016

Version : 1.0 — 05/09/2016

*Pour Jack*

*Si quelque Puissance Supérieure me proposait de toujours penser juste et agir juste, à la condition que je me retrouve changé en une sorte d'horloge qu'on doit remonter tous les matins avant le lever, j'accepterais aussitôt.*

T.H. Huxley

*Et il leur dit : il vous est donné de connaître le secret du Royaume de Dieu ; mais pour ceux qui sont dehors, toutes choses se traitent par des paraboles.*

Marc 4 : 11

## La parabole de la jeune fille qui mourut et alla en enfer, pas forcément dans cet ordre

UNE JEUNE FILLE vivait dans les rues d'une grande cité du nord. À l'âge de seize ans, elle trouva Dieu, mais ce dernier l'abandonna alors qu'elle venait d'en avoir dix-sept.

Elle ne comprenait pas pourquoi Il lui avait tourné le dos après lui avoir sauvé la vie. Pendant deux ans, elle avait vécu à la dure. La nuit, elle faisait le tour des refuges, guidée par une application, et luttait avec les milliers d'autres adolescents qui erraient dans la cité afin de se trouver un lit. Pour s'en sortir, elle se livrait à de mauvaises actions. Elle arpentait les trottoirs surpeuplés, envoyait sa photo de profil sur le tableau de bord des voitures en maraude, montait sur le siège avant et en descendait quinze minutes plus tard. Elle volait, elle frappait les autres jeunes gens qui essayaient de la voler, et une fois, elle commit quelque chose de terrible, quelque chose d'impardonnable.

Lorsqu'elle y repensait, même distraitement, un tunnel noir semblait s'ouvrir derrière ses yeux. Le souvenir ressurgissait à n'importe quelle occasion : un mot, le passage d'une vieille dame, l'odeur de la soupe brûlant sur un poêle. Ces jours-là, elle avait l'impression que les ténèbres allaient l'engloutir.

Un soir, au terme d'une semaine faite de jours noirs, elle se retrouva à la gare de Padina, regardant par-delà le bord du quai, mesurant la courte distance qui la séparait des rails. Le train approchait et elle le sentait gronder en elle, exhaler son souffle chaud devant lui. Le béton lui grommelait des encouragements. Elle avança jusqu'à la ligne jaune et le bout de ses baskets se retrouva dans le vide. La seule manière de sortir de ce tunnel noir, comprit-elle, consistait à le traverser.

Alors, elle sentit une main sur son bras. « Salut. » C'était un ami, l'un des premiers qu'elle s'était faits dans les rues, un grand garçon noir

plus vieux de quelques années qui arborait une barbe bizarrement taillée en rectangle. Il lui demanda : « Tu fais quelque chose, là ? »

Elle ne sut quoi lui répondre.

Elle le suivit hors de la gare. Un peu plus tard, un homme d'âge mûr avec des tatouages de taulard les prit dans son 4x4 rouillé et tous trois parcoururent quelques kilomètres pour atteindre une petite zone commerciale dont la plupart des locaux étaient vides. L'homme, qui leur avait dit être pasteur, ouvrit l'une des portes et annonça : « Bienvenue dans notre petite paroisse. »

D'autres gens arrivèrent peu à peu et s'assirent en cercle sur des chaises pliantes. Le service commença par des chansons, des cantiques que la jeune fille ne connaissait pas mais qui lui semblaient familiers. Puis le pasteur se mit debout au milieu du cercle pour le sermon. Il pivotait tout en parlant afin de regarder chacune de ses ouailles dans les yeux, y compris la jeune fille, ce qui la mit mal à l'aise. Elle ne retint pas ce dont il avait parlé.

À la fin du service, tout le monde se leva se mit en ligne devant l'homme, mains tendues, bouche ouverte, comme autant d'oisillons prêts à recevoir la becquée. L'ami de la jeune fille lui lança un regard interrogateur ; c'était à elle de choisir. Elle se leva avec les autres, et lorsque vint son tour, le pasteur brandit un petit morceau de papier buvard sur lequel était imprimé un mot : *Logos*.

« Voici le verbe fait chair », dit-il.

Elle n'était pas stupide. Elle avait déjà pris ce genre de buvard par le passé et savait que l'encre pouvait contenir n'importe quoi. Elle ouvrit la bouche et l'homme posa la petite feuille sur sa langue, où elle fondit comme de la barbe à papa.

La jeune fille ne ressentit rien. Si quelque substance était mélangée à l'encre ou au papier, elle s'avérait trop légère pour lui faire le moindre effet.

Cette nuit-là, alors qu'elle reposait sur le lit d'un abri que le pasteur lui avait trouvé, le tunnel noir était encore là. Mais elle ressentait autre chose. L'impression qu'on l'observait.

Non. Qu'on veillait sur elle.

Elle retourna à l'église le lendemain, et le surlendemain. L'impression d'être accompagnée par une présence aimante, tel un soleil levant juché sur son épaule, ne fit que croître. Le pasteur l'appelait le Numineux. « C'est la connaissance », dit-il. La preuve que nous sommes tous aimés et liés.

Ses problèmes n'en furent pas résolus pour autant. Elle continuait de dormir dans les toilettes des restaurants, de voler des biscuits dans les stations-service et de tailler des pipes à des automobilistes. Elle luttait

toujours contre le tunnel noir. Mais elle ne pouvait plus se défaire de la certitude secrète qu'elle était aimée. Elle n'arrivait pas encore à se pardonner, mais elle avait le sentiment que quelqu'un d'autre en serait capable.

Une nuit, un mois après le premier service, quelques jours seulement avant son anniversaire, les flics firent une descente dans le parc et elle fut arrêtée pour racolage. Puisqu'elle était mineure, ils ne voulurent pas la relâcher tant qu'ils n'avaient pas retrouvé ses parents. Elle refusa d'aider la police : que ses parents apprennent où elle se trouvait était bien la dernière chose qu'elle souhaitait. Dieu, pensait-elle, allait lui donner un coup de pouce.

Mais à mesure que les jours passaient dans le centre de détention où elle était retenue, quelque chose changeait. La présence de Dieu s'estompait, comme s'Il s'éloignait d'elle, lui tournait le dos. Elle commença à paniquer. Elle pria et pleura et pria encore. Puis une gardienne la surprit alors qu'elle se prodiguait son propre sacrement en avalant des bouts de papier toilette. On crut qu'elle avait réussi à faire entrer une smart-drug. On lui fit une prise de sang, on lui prit un échantillon de salive et on la fit pisser dans un gobelet. Deux jours après, elle fut transférée dans un hôpital à l'ouest de la ville et bouclée avec les fous.

Lors de sa deuxième nuit là-bas, une femme aux cheveux roux apparut à la porte de sa chambre. Elle lui semblait familière, et la jeune fille se rappela soudain où elle l'avait vue. « Vous m'avez laissé dormir sur votre canapé, une fois. »

La femme entra. Ses cheveux roux étaient parsemés de mèches grises. « Ce n'était pas mon idée, admit la nouvelle venue, mais ouais. »

Cette fois-là, il faisait moins dix et la femme l'avait trouvée devant la station-service, à moitié frigorifiée. La jeune fille avait cru à tort qu'il s'agissait d'une michetonne : la femme lui avait proposé une pizza et l'avait laissé dormir chez elle. L'adolescente s'était esquivée avant le lever du jour. Jusqu'à ce qu'elle rencontre le pasteur, c'était la chose la plus généreuse qu'un inconnu ait jamais faite pour elle.

« Qu'est-ce que tu fais là ? demanda la femme d'une voix douce. Qu'est-ce que tu as pris ? »

Comment la jeune fille aurait-elle pu lui expliquer qu'elle n'avait rien pris ? Qu'on l'avait enfermée simplement parce qu'elle avait fini par comprendre que Dieu existait ?

« Je l'ai perdu, répondit-elle. J'ai perdu le Numineux. »

À ce mot, la femme rousse sursauta, comme si elle le connaissait. Peut-être faisait-elle partie de la paroisse ? La fille lui raconta son histoire, et la femme sembla comprendre. Jusqu'à ce qu'elle pose une

volée de question qui prouvait bien qu'elle n'avait rien compris du tout : « Ce pasteur... est-ce qu'il t'a dit le nom de cette drogue ? Où il l'a trouvée ? Et depuis combien de temps n'en as-tu pas pris ? »

Le tunnel noir sembla s'ouvrir d'un coup et l'adolescente refusa d'en dire plus. Au bout d'un moment, la rousse s'en alla et des infirmières vinrent avec des pilules censées l'aider à combattre la dépression et les angoisses. Un psychologue la fit demander dans son bureau, « juste pour discuter ».

Mais elle n'avait pas besoin d'antidépresseurs ni de conversations rassurantes. Elle comprenait, enfin, pourquoi Dieu l'avait abandonnée. Ce qu'Il essayait de lui dire.

Lorsqu'elle était pleine de Son amour, elle ne pouvait pas faire le nécessaire. Dieu *devait* s'éloigner pour qu'elle trouve la force d'accomplir ce qu'elle aurait dû faire des mois plus tôt. Le sacrifice requis.

Lors de sa deuxième rencontre avec le psychologue, elle déroba une tasse en céramique. Il ne s'en rendit aucunement compte ; à force de pratique, elle avait acquis un certain talent pour ce genre de chose. Une heure après, avant que le courage ne lui manque, elle se rendit à la salle de bains et brisa la tasse sur l'évier en acier brossé. Elle choisit l'éclat le plus gros puis se taillada les veines du bras gauche.

Après tout le proverbe le disait : aide-toi et le Ciel t'aidera.

— *G.I.E.D.*

## UN

‘ALORS COMME ÇA, vous voulez nous quitter, Lyda ? m’a demandé Todd, le psy.

– Ça fait dix-huit mois, ai-je répondu. Il est temps, non ? »

Le Dr Gloria a secoué la tête, puis a noté quelque chose sur son bloc.

Todd, le Dr Gloria et moi-même étions assis dans le bureau/placard du psy, au sein du service des NAT. Trois chaises, une table basse en aggloméré et aucune fenêtre. Todd était vautré sur son siège et jouait avec son smart pen. *Clic* : l’écran s’ouvrait comme un éventail. *Clac* : il se refermait. Le dossier affiché apparaissait et disparaissait trop rapidement pour que je puisse le lire, mais je devinais de quoi il s’agissait.

Todd aimait se faire passer pour un homme du peuple. Blanc, il portait des chemises d’ouvrier n’ayant pas connu une seule journée de dur labeur, et des chaussures de travail n’ayant jamais approché la moindre flaque de boue. Tout le contraire du Dr Gloria sur le siège à sa gauche. Celle-ci se pliait à l’uniforme traditionnel du corps médical : blouse blanche, jupe-tailleur anthracite, talons hauts suffisamment bas pour rester pratiques. Son bloc non digital et ses lunettes de bibliothécaire sexy constituaient ses seuls accessoires de marque. J’aurais préféré qu’elle n’assiste pas à l’entrevue, mais ni Todd ni moi n’avions le pouvoir de la congédier.

« Lyda, a repris Todd d’un ton entendu, est-ce que votre désir de partir a quelque chose à voir avec la mort de Francine ? »

Francine, la fille qui s’était tuée avec la tasse à café du psy. Je lui ai lancé une grimace qui signifiait : *je ne vois pas ce que vous voulez dire.*

« Vous avez déposé votre demande il y a deux semaines, le lendemain de sa mort, a dit Todd. Ce drame semble vous avoir perturbée.

– Je la connaissais à peine.

– Vous avez cassé du *mobilier*.

– C’était une chaise en plastique. Déjà fendue, en plus.

– Ne chipote pas, est intervenue Gloria. C’est la manifestation de colère qui le dérange.

– Je vous en voulais, à vous les toubibs, ai-je répondu. Je vous avais dit de la mettre sous antidépresseurs...

– C'est ce qu'on a fait, s'est défendu Todd.

– Foutrement trop tard. Bon Dieu, ses symptômes étaient pourtant évidents. Je n'arrive pas à croire que personne n'ait pris des mesures. Ses parents devraient être en train de préparer un procès bien saignant.

– On n'a pas pu les retrouver.

– Alors c'est parfait. Les orphelins SDF ne font pas de procès non plus. »

Le Dr Gloria a posé son bloc. « Insulter le personnel de l'établissement ne va pas t'aider.

– Désolée. C'est juste que... Elle était si jeune.

– Je sais », a répondu Todd. Il paraissait soudain épuisé. « J'ai essayé de lui parler. »

Todd pouvait se montrer stupide, mais il se souciait réellement de ses patients. D'autant qu'en qualité d'unique psy à plein temps du service, il travaillait généralement seul. Le service des neuro-atypiques faisait office de laboratoire pour les plus acharnés des docteurs en sciences cognitives : les chercheurs en neuro-psy. Ces derniers appréciaient peu les thérapies à base de discussions, à l'ancienne, ni les psy discutant tels que Todd.

Ainsi, à force de se trouver de plus en plus isolé, Todd ne pouvait s'empêcher de s'attacher aux gens avec qui il passait le plus de temps : ses patients étaient devenus sa cohorte, ses troupes, sans qu'il ne le réalise le moins du monde. Je savais que mes diplômes l'intimidaient. Il soupçonnait qu'en raison de mon CV, j'avais tendance à me ranger du côté des neuro-psy – ce qui était le cas. Mais mon impressionnant passif le poussait aussi à chercher secrètement mon approbation. Parfois, j'utilisais cet avantage pour que le labo fasse ce qui me semblait le plus adéquat vis-à-vis des patients, mais en jouer pour sortir d'ici ne me posait aucun problème moral.

Todd faisait de son mieux pour repasser en mode professionnel. « Est-ce que les symptômes de Francine vous ont perturbée ?

– Comment ça ?

– Ils étaient tellement similaires aux vôtres. L'aspect religieux de ses hallucinations...

– Beaucoup de schizos ont des illusions religieuses.

– Elle n'était pas schizophrène, du moins pas par nature. Nous pensons qu'elle avait absorbé une drogue artisanale.

– Laquelle ?

– Ça, nous ne l'avons pas encore déterminé. Mais la manière dont elle parlait de Dieu comme d'une présence physique m'a frappé. Ça ressemblait à la manière dont vous parliez de votre ange. »

Le Dr Gloria m'a observée par-dessus ses lunettes. C'était son sujet préféré. Je me suis retenue de la fusiller du regard.

« Je n'ai plus de symptômes depuis des mois, ai-je répondu à Todd. Fini l'ange. Finies les voix dans ma tête. Je ne pensais pas que les antipsychotiques que vous m'avez prescrits allaient fonctionner, honnêtement. Mes hallucinations étaient si tenaces, si anciennes, que... » J'ai haussé les épaules. « Mais vous aviez raison et j'avais tort. Je n'ai pas honte de l'admettre.

– Je pensais que ça valait le coup d'essayer. Quand vous êtes arrivée ici, vous étiez dans un sale état. Et pas seulement à cause de vos blessures.

– C'est sûr, ai-je reconnu. C'était un ensemble. J'étais en miettes. »

J'avais été condamnée à rejoindre le service après avoir ouvert un drive-in improvisé dans une épicerie. Suite à une sortie de route à soixante à l'heure, j'avais traversé le mur de l'établissement au beau milieu de l'après-midi. Mon pare-chocs avait broyé la jambe d'une cliente et expédié dans les airs un autre type, mais personne n'avait été tué. Le propriétaire avait déclaré à un journaliste que « quelqu'un là-haut devait veiller sur eux ».

Généralement, Dieu a de super critiques.

« Je sens que j'ai finalement réussi à maîtriser mes problèmes », ai-je dit en relevant les yeux.

J'avais lancé cette conclusion avec toute la sincérité dont j'étais capable. Todd semblait me croire. Puis il a demandé : « Est-ce que vous pensez souvent à votre femme ? »

Une question aussi subtile qu'un pied-de-biche. Il essayait de m'ouvrir.

Le Dr Gloria est intervenue : « Il a remarqué que tu touchais souvent ton alliance. »

J'ai baissé le regard. L'anneau de bronze poli présentait six facettes. Un ami nous en avait forgé une paire assortie.

J'ai posé les mains sur les accoudoirs de mon siège.

« Je pense à elle tous les jours, ai-je répondu. Mais pas de manière obsessive. C'est mon épouse. Elle me manque. »

Ça lui semblait peut-être étrange que je dise ça de la femme qui avait essayé de me tuer, mais il a simplement répondu : « Intéressant : vous utilisez le présent.

– Elle est morte depuis presque dix ans, a renchéri Gloria.

– Je ne pense pas que l'amour ou le chagrin aient une date de péremption », ai-je répondu. Je paraphrasais quelque chose que Todd

m'avait dit très sérieusement lors de mon premier mois ici. À l'époque, j'étais en pleine désintoxication, vulnérable et grande ouverte ; j'avalais les platitudes de Todd comme des vérités profondes. Faute d'héroïne, on prend de la méthadone.

« Et votre fille ? » a-t-il demandé.

Je me suis appuyée contre mon dossier, mon cœur battant subitement la chamade. « Vous passez une liste en revue, là ?

– Tu sembles encore en colère, a glissé Gloria.

– Durant nos séances de thérapie, vous ne l'avez mentionnée qu'une fois, a repris Todd. Mais d'après votre dossier... »

S'il actionnait encore une fois son foutu stylo, j'allais lui sauter dessus.

« Je n'ai pas d'enfant », ai-je répondu.

Gloria m'a encore regardée par-dessus ses lunettes, comme le font les docteurs au lieu de lever les yeux au ciel.

« Plus maintenant », ai-je précisé.

Todd a plissé les lèvres pour signifier sa déception. « Je suis navré, Lyda, mais je ne peux pas signer. Je pense que vous essayez de sortir d'ici pour replonger, et vous n'avez pas encore affronté certains problèmes...

– J'accepte la puce. »

Il m'a lancé un regard surpris.

« Les termes de ma condamnation me laissent cette option, ai-je dit. Vous n'avez qu'à signer. Vous savez que j'ai été une patiente exemplaire.

– Mais vous avez presque fini, ici. Encore deux mois et vous sortirez. Si vous optez pour la puce, vous allez subir une année de pistage obligatoire. Vous ne pourrez pas quitter la province sans autorisation.

– J'en suis consciente. »

Il m'a longuement regardée. « Vous savez qu'on ne peut pas lui mentir, n'est-ce pas ? Ce n'est pas comme les vieux modèles. Le niveau d'alcool dans votre sang nous sera communiqué toutes les dix secondes. Si vous prenez quelque chose de plus fort que de l'aspirine, ce sera carton rouge. Et toute absorption d'une substance réglementée autre que celles qui vous seront prescrites sera immédiatement rapportée à la police.

– Tout ce que je prendrai pourra être retenu contre moi, j'ai saisi.

– Bien. Parce que la dernière fois que nous avons parlé de la puce, vous m'avez invité à, je cite : me la foutre au cul.

– Il faut dire qu'elle n'est pas bien grande... »

Il a refoulé un sourire. Todd aimait bien qu'on plaisante avec lui. Ça lui donnait l'impression de faire partie du club. Et étant la personne la moins dingue du secteur (de mon point de vue subjectif), j'étais celle avec laquelle il bavardait le plus facilement. Il restait une question : est-

ce qu'il se sentait isolé au point de vouloir me garder ici, juste pour qu'on n'ait pas — bouhou — à se séparer ?

Il était temps de conclure. J'ai regardé mes pieds, feignant la gêne. « Je sais que techniquement ce n'est pas autorisé, une fois que je serai sortie, mais...

– Vous pouvez parler librement, ici. »

J'ai levé les yeux. « J'aimerais rester en contact avec vous. Si ça ne pose pas de problèmes.

– Je suis sûr que ça ira, a répondu Todd. *Si j'accepte de signer.* »

Naturellement, il avait déjà fait son choix.

Le service des NAT, assez réduit, comptait une population de vingt-cinq à quarante individus maximum selon la saison. Les nouvelles s'y répandaient à la vitesse de la pensée — d'ailleurs, deux des pensionnaires estimaient *vraiment* être télépathes, alors qui sait ?

J'emballais mes affaires quand Ollie est entrée dans ma chambre. Un mètre cinquante-cinq, les cheveux tombant sur le visage. Aussi muette qu'une porte close. Et comme tout le monde ici, Gravement Atteinte.

Elle fixait la pièce, le regard braqué dans ma direction, s'efforçant de résoudre le puzzle. Ce tas de formes appartenait probablement à ceci, ces trucs horizontaux à cela. Une fois l'ensemble trié, on pouvait coller des étiquettes sur chaque élément : lit, mur, sac, être humain.

« Salut, Ollie », ai-je fait histoire de l'aider

Son visage a changé — un léger frémissement de compréhension quand elle a pu coller l'étiquette « Lyda » sur la combinaison cheveux roux/vêtements sombres —, puis a retrouvé son immobilité. Elle était en colère. J'avais commis une erreur en lui cachant que j'allais partir. Pas aussi grave que celle d'avoir couché avec elle, mais assez grave quand même.

Enfin, elle a dit : « Je peux la voir ?

– Bien sûr. » Ollie se concentrait maintenant sur les changements en cours. Assez logiquement, l'objet qui se balançait devant elle, pile dans son champ de vision, devait être mon bras. De là, elle a pu trouver mon poignet et glisser le doigt le long de mon avant-bras. Elle assimilait plus facilement les informations tactiles que visuelles. Elle a arraché le pansement et a appuyé sur la minuscule bosse rose. Pour elle, mon corps — tout comme le sien — était dénué de la présence d'un « soi ».

« C'est tout petit, a-t-elle dit.

– Ma nouvelle conscience portable. Comme s'il m'en fallait une seconde. »

Ses doigts se sont attardés sur ma peau avant de retomber. « Tu vas chercher le dealer de la fille qui est morte. »

Je n'ai pas essayé de le nier. Même sous cachetons, Ollie était la personne la plus intelligente que j'aie jamais rencontrée, Mikala exceptée.

Elle a fermé les yeux pour se couper de toute distraction visuelle ; elle ressemblait à une petite fille. Une fois, elle m'avait dit que sa mère, une Philippine, mesurait un mètre quarante-cinq, et que son père, originaire du Minnesota, dépassait le mètre quatre-vingt. Pour sa part, elle attendait encore que ses gènes norvégiens se réveillent.

« Tu ne peux pas être sûre que c'est la même drogue que dans ton cas, a-t-elle annoncé sans ouvrir les yeux. Il y a des milliers de dealers artisanaux, partout. Quelqu'un a concocté par accident quelque chose qui donne les mêmes symptômes. »

C'était ça, le miracle de la révolution des smart-drugs bricolées. Tout lycéen doté d'une imprimante chemjet couplée à une connexion internet pouvait télécharger des recettes et imprimer de petites quantités de drogue. Les individus créatifs aimaient modifier les ingrédients pour les faire essayer à leurs amis. Tous les jours, des gens avalaient des buvards sans savoir ce qu'ils mâchaient. La moitié des patients du NAT n'étaient pas des accros mais des bêta-testeurs.

« Tu as raison, ai-je répondu platement. Ce n'est sans doute pas la même drogue. »

Elle a ouvert les paupières. Maintenant, elle voyait clairement à travers moi. « Je peux t'aider », a-t-elle dit.

Elle parlait d'un ton sûr. Avant, Ollie rendait service au gouvernement américain — et le gouvernement américain lui rendait service.

« Je ne pense pas qu'ils te laissent sortir », ai-je répondu. Ollie ne comptait pas parmi les patients volontaires. Comme moi, elle avait été condamnée pour un crime, puis envoyée ici parce que les toubibs trouvaient son cas intéressant. « Contente-toi de rester là, ai-je ajouté. Guéris. »

*Guéris.* Une blague interne.

Elle a dit : « Je peux quitter les lieux en deux...

– Infirmière », ai-je soufflé pour la prévenir. Nous autres, patients, faisons souvent ça, comme des enfants qui jouent dans la rue et s'avertissent de l'arrivée d'un véhicule : *Voiture !*

« ... secondes », a-t-elle conclu.

Le Dr Gloria et une infirmière de jour s'approchaient de la chambre. « Prête ? » m'a demandé cette dernière.

Le Dr G. a regardé Ollie, puis son regard a glissé vers moi avec un sourire entendu. « Si vous en avez terminé ici », a-t-elle précisé.

J'ai ramassé mon sac. « Je dois y aller », ai-je signifié à Ollie. Je lui ai touché l'épaule en sortant. *C'est moi*, lui disait ce geste. *C'est moi et je m'en vais loin de toi*.

« Elle est amoureuse de toi, tu sais ? m'a dit le Dr G.

– Une simple amourette d'hôpital. »

On attendait ma voiture sur le trottoir, devant le bâtiment central, sous un ciel gris d'où fuyaient quelques rais de soleil. De la neige sale bordait la chaussée, parsemée de granules de dégivreur noir. Derrière nous, le personnel et les visiteurs entraient et sortaient par la porte tournante comme des ions à travers une membrane.

J'ai plié le sac en plastique contenant mes médicaments avant de fourrer les mains dans les poches de ma veste légère. J'étais entrée quand l'automne commençait à peine et mes vêtements civils, dans leur placard, n'avaient pas suivi le rythme des saisons. Hors de question toutefois que je retourne dans l'hôpital, même pas pour rester au chaud. J'étais une femme libre — juste entravée par le mouchard en plastique fixé sur ma veine, lequel relayait dans l'éther chaque nuance de mon flux sanguin.

« Tu ferais mieux de rester avec elle et de finir de purger ta peine, a repris le Dr G. Tu y serais davantage à l'abri de la tentation. Tu étais clean, Lyda.

– Edo fabrique de la NEM Un-Dix.

– Tu n'en sais rien.

– Francine ne parlait que de ce "Numineux". Ce n'est pas une putain de coïncidence. Edo a rompu sa promesse.

– Une promesse qu'il n'a jamais faite.

– Ouais ? Moi, en tout cas, je lui avais promis quelque chose.

– Écoute-toi, a-t-elle répliqué. Tu es en colère. Tu ne t'es jamais dit que ta réaction à la mort de cette fille était un peu démesurée ? Tu as un faible pour les petites filles perdues.

– Va te faire foutre.

– Lyda...

– Je suis responsable de la drogue qui l'a tuée.

– Même si la substance était bel et bien de la Un-Dix, ce qui est peu probable, rien ne prouve qu'elle provenait d'Edo Vik.

– Alors je n'ai plus qu'à découvrir qui la fabrique. »

Une Nissan hybride bringuebalante s'est rangée le long du trottoir ; le prix de sa consommation d'essence devait être colossal. Le chauffeur a bondi de son siège et a couru vers moi, bras ouverts. « Lyda ! »

Blanc, âgé de vingt-trois ans, Bobby entrait dans la catégorie « aurait pu être mignon », avec ses cheveux noirs très raides et ses yeux en amande qui trahissaient peut-être une pointe d'Asie dans son ascendance.

C'était un ancien camarade du NAT, et il était complètement taré. Mais c'était un bon garçon. Plus important, il vivait à Toronto et il possédait une voiture.

Je l'ai laissé me serrer dans ses bras. Le prix de la course.

« Tu as l'air en super forme », m'a-t-il dit. Il portait autour du cou un lacet en cuir dont pendait un petit coffre à trésor en plastique, l'un de ces accessoires d'aquariophilie muni d'un Couvercle Qui S'Ouvre Vraiment ! Bobby ne sortait jamais sans ce colifichet. « Où veux-tu aller ?

– Chez mon dealer. »

De surprise, il a cligné des yeux. « Tu es sûre ?

– Détends-toi. Je veux juste lui parler.

– Tu viens à peine de sortir. Tu ne veux pas rentrer chez toi ?

– Je n'ai pas de chez-moi. Je n'ai plus d'appart depuis longtemps.

– Ah. Alors à l'hôtel ?

– Je me pèle, là, Bobby. »

Il m'a ouvert la portière côté passager, puis a rapidement refait le tour de la voiture.

« Si tu n'écoutes pas ce que je te dis, je ne peux pas te protéger, m'a prévenue le Dr Gloria.

– Alors, reste ici.

– Ne compte pas t'en tirer comme ça... » Les ailes du Dr Gloria se sont dépliées dans son dos avec un claquement, et l'univers a disparu dans un halo de lueur céleste. J'ai tressailli et détourné les yeux.

« Entends-moi ; je serai toujours avec toi », a-t-elle ajouté. J'ai ouvert un œil. Elle palpitait comme l'aura d'une migraine, projetant des mégawatts de sainte lumière. Ses ailes se sont brièvement contractées avant qu'elle ne décolle.



## DEUX

ON EST ENTRES dans Toronto par la 401 en suivant le point brillant qu'était Gloria, l'étoile qui nous guidait. Bobby ne la voyait pas, naturellement. Le docteur était mon hallucination permanente personnelle, une onde stationnaire projetée par mon lobe temporal et entretenue par divers membres de mon parlement mental. Mon compagnon surnaturel était imaginaire, mais contrairement à Francine j'en étais consciente.

On est sortis de l'autoroute et on a obliqué vers le sud, direction le lac. J'ai descendu la vitre et le vent glacial a envahi l'habitacle.

« Qu'est-ce que tu fais ? » m'a demandé Bobby.

J'ai jeté par la fenêtre le sac qui contenait mes médicaments.

« Je vide les ballasts.

– Hein ?

– Garde l'œil sur la route, petit. »

Il a ralenti lorsqu'on est entrés dans le campus. On était mercredi, le début du week-end universitaire ; Brandy, mon ex-dealer, racolait déjà sûrement les fraternités. On est passés devant des maisons victoriennes illuminées résonnant de basses pesantes. Des étudiants en short traînaient sur les perrons, dans la neige jusqu'aux chevilles. Des filles en microjupes traversaient les trottoirs verglacés, perchées sur leurs talons aiguilles. Bobby a ralenti encore, une main sur son coffre à trésor, l'autre sur le volant, cependant que je cherchais du regard la voiture de Brandy, une camionnette de livraison VW cabossée. Par deux fois, on a dû freiner brutalement pour éviter les gamins ivres qui traversaient la rue en titubant.

« Bon Dieu. Gare-toi.

– Pourquoi t'es en colère ?

– Tu es distrait. Tu n'arrêtes pas de te tripoter. »

Il a lâché le coffre au trésor. « Nan, c'est pas vrai. »

Lors de sa première semaine au NAT, Bobby m'avait timidement expliqué qu'avant, il vivait « là-haut » — il avait tapoté un point situé

entre ses yeux —, et que désormais il vivait « ici » — le coffre en plastique. La plupart des gens ont l'impression que leur conscience réside derrière leurs yeux, telle une petite femme aux commandes, emplacement des plus pratique pour piloter un corps ou une voiture. Bobby, lui, pensait vivre dans un jouet pour aquarium. Qui sait comment ça affectait ses réflexes ?

Je suis descendue du véhicule ; à quelques pas de là, le Dr Gloria atterrissait dans un nimbe de vertu. Elle a replié ses ailes et ajusté ses lunettes. « Évidemment ! Si tu cherches un dealer, va dans une fac...

– Les bienfaits de l'éducation supérieure », ai-je répondu. Nous nous trouvions devant une rangée de fraternités décaties que l'alcool embellissait sûrement aux yeux de leurs occupants. Je me suis rapprochée d'un groupe de gamins armés de verres en plastique rouge. « Je cherche un type appelé Brandy. »

Ils m'ont ignorée. J'ai frappé l'épaule du plus proche, qui s'est subitement écarté de moi en recrachant une gerbe de bière couleur urine sur la neige. Les autres étaient pliés de rire.

J'ai tendu le doigt vers son voisin. « Où est Brandy ?

– Vous êtes sa mère ?

– Brandy vend des spécialités.

– Les stups ! » a lancé un des ados.

Un troisième a repris le cri, gazouillant : « Stups ! Stups !

– Ouais, bravo, vous m'avez percée à jour. Maintenant, dites-moi où il est, bordel. »

Le jeune dont j'avais attrapé l'épaule m'a répondu : « Chez Sigma Tau, peut-être ?

– Ouais ! À la teuf des GDJ ! »

La plupart ont désigné la même direction.

« Merci, les gars. »

J'ai fait signe à Bobby de me rejoindre, et nous avons descendu la rue tous les trois, lisant les gigantesques lettres grecques sur la devanture des bâtiments. Chacune des maisons retentissait de musique et la fête débordait sur les trottoirs ; des fumerolles de marijuana lardaient l'air froid.

Un gamin déboulant de Sigma Tau a levé les mains et poussé un cri de guerre. Il était maigre, nu, en tout et pour tout équipé d'une paire de tongs, d'un sourire fou et d'une érection pareille à un cierge. Il a descendu le perron d'un bond et une demi-douzaine de garçons aussi nus que lui se sont élancés à sa suite, criant, renversant leurs verres de bière. Ils fonçaient droit sur nous, virilité en avant, tel un troupeau de rhinocéros.

« Oh, mince », a soufflé Bobby. La meute s'est brisée pour nous contourner ; l'étudiant continuait de courir vers l'angle de la rue, son cul blanc brillant dans la pénombre, poursuivi par ses frères.

« GDJ, a dit le Dr Gloria en comprenant enfin. Gay d'un Jour.

– On devrait peut-être revenir plus tard », a ajouté Bobby sur un ton inquiet.

J'ai grimpé les marches ; la fête battait son plein. Les noceurs étaient exclusivement des garçons, nus pour beaucoup, les autres en caleçon, slip ou serviette de bain portée comme un kilt. J'ai demandé à la ronde où se trouvait Brandy et j'ai suivi une piste de coups de menton et de « peut-être là-bas » à travers la maison. Les portes étaient grandes ouvertes ; toutes les pièces étant consacrées à la fête. Dans certaines, les étudiants avaient disposé des matelas et des présentoirs garnis de capotes et de lubrifiant. Les barils de bière étaient décorés d'autocollants arc-en-ciel. Une poupée gonflable mâle, habillée d'accessoires de bondage, gisait couchée sur le baby-foot. Seuls des gamins hétéros pouvaient verser dans le kitsch gay à ce point. Et ils s'amusaient bien. Un monticule de corps blancs écumant et luisant d'huile Crisco remuait dans une piscine gonflable. J'ai même dû enjamber un couple d'ados qui baisaient dans les escaliers — celui du dessous faisait de son mieux pour ne pas lâcher sa cannette de Natural Lite.

« Gaffe où tu mets les pieds », m'a averti le Dr G.

À la cave, une dizaine de garçons nus à divers degrés jouaient au ping-pong-bière, hurlant par-dessus une musique décalée d'un temps par rapport aux basses qui martelaient le rez-de-chaussée. L'homme que je cherchais était assis sur le canapé, l'unique mâle de plus de vingt-cinq ans de la maisonnée et le seul à porter tous ses vêtements : joufflu, souriant comme un prêcheur baptiste, avec des touffes de poils gris dépassant du col de son polo.

Son sofa lui tenait lieu de bureau. Un jeunot hirsute en caleçon long orné de cœurs lui tendait une carte HashCash et Brandy la tapotait avec son smartpen — un transfert de fonds rapide, crypté, anonyme. Il a fait signe au gamin de tendre la main avant d'y faire tomber quatre gélules bleues et vertes.

« Comment ça va, Brandy ? » lui ai-je lancé.

Un large sourire a fendu son visage alors qu'il levait les yeux. « Lyda Rose ! *My rose come again !* »

J'ai eu peur qu'il se mette à chanter. Ma mère raffolait des comédies musicales et m'avait baptisée ainsi à cause d'un morceau de *The Music Man*. Ce n'était pas la pire chose qu'elle m'avait léguée — la palme revenait à ma prodigieuse malle de prédispositions génétiques —, mais c'était l'une des plus agaçantes.

« Je croyais que tu avais quitté la ville ? a demandé Brandy.

– Je suis de retour.

– C'est pas le bon soir ! » Je n'étais jamais arrivé à situer son accent. Europe de l'est ? « Ces garçons ne s'occuperont pas de toi.

– J'imagine. Je peux ?

– Je ne vois pas ce que ça pourrait te faire. » Il a ri et m'a tendu l'une des gélules.

Je l'ai fait rouler entre mes doigts. Bleue, avec une bande verte, « 50 mg » estampillé sur le côté. Ce médicament avait plusieurs sobriquets — flip, velveeta, vertical —, mais son nom officiel était Aroveta. Fabriqué par Landon-Rousse pour traiter l'hypothermie, il augmentait considérablement la production de vasopressine, un petit peptide industriel qui jouait un rôle dans la contraction vasculaire (d'où sa vocation antihypothermique), mais aussi dans le fonctionnement des reins, les rythmes circadiens et l'attraction sexuelle. L'Aroveta avait quelques effets secondaires, dont l'insomnie et la rétention d'eau. Oh, et si vous étiez en possession d'une bite, les autres bites vous paraissaient soudainement très attirantes ; le genre de chose qu'un marin qu'on vient de repêcher dans un océan glacial n'est probablement pas en état d'apprécier.

De menus défauts que les fêtards avaient transformé en arguments de vente : rester debout tard, demeurer hydraté, baiser ses potes... Que rêver de mieux ?

Le flip ne vous rendait pas gay — l'orientation sexuelle était trop profondément ancrée pour ça —, mais il permettait aux étudiants, l'espace d'une nuit, de se laisser aller en compagnie de leurs frères, avec la possibilité de mettre tout remords du lendemain sur le compte de l'influence chimique. C'était pas moi, mec, c'était le flip !

« Les couleurs ne collent pas », a dit le Dr G.

Elle avait raison. La gélule était trop épaisse, opaque alors qu'elle aurait dû être translucide, et le bleu n'était pas de la bonne nuance. Le comprimé ne provenait définitivement pas des laboratoires Landon-Rousse — sans doute le produit d'une petite presse à gélules artisanale planquée dans une cave.

« Ces gamins savent que tu leur vends des contrefaçons ? »

Je n'ai pas élevé la voix, et peut-être que Brandy n'a entendu ma phrase que de façon partielle par-dessus la musique.

« Eh, s'est-il emporté. Arrête de faire la dingue ! »

Bobby en a pris ombrage. « Elle n'est pas dingue ! Elle m'a sauvé d'un loup-garou ! »

Le dealer a haussé les sourcils. « Sans déconner ?

– Une hyène-garou, en fait, ai-je précisé.

- Alors d'accord.
- Je cherche quelque chose, ai-je enchaîné. Tu as une minute ?
- Des amphés' ? De l'oxy ? Je crois que j'ai tous tes parfums favoris.
- Un truc spécial. On peut aller parler à un endroit où il y a un peu moins de...
- Verges ? a proposé le Dr G.
- ... bruit ? » ai-je terminé.

La camionnette de Brandy était garée au coin de la rue. J'ai signifié à Bobby qu'on allait faire un tour, ce qui était peut-être une erreur : l'habitacle du van avait l'odeur de sa fonction, celle d'un laboratoire à came sur roue. Après être grimpée sur le siège passager, j'ai repoussé le rideau qui séparait les compartiments. Des racks en acier bordaient les parois de l'habitacle, ployant sous le poids d'imprimantes chemjet beiges et de batteries de voiture. Des emballages argentés jonchaient le sol. Ces « c-packs » étaient techniquement légaux du moment qu'on disposait des autorisations adéquates (et Brandy les avait toutes), mais les ouvrir aurait libéré dans l'air des merdes toxiques gravissimes.

« Bon Dieu, mec, t'es un pic statistique de cancers à toi tout seul. »

On a roulé jusqu'à un dinner de Bloor Street. Brandy connaissait la serveuse, qui nous a trouvé une table au fond. J'ai fait asseoir Bobby à côté du dealer, parce que le Dr Gloria voulait rester avec nous. Dieu seul sait pourquoi.

« Je recherche un truc artisanal, ai-je dit. Je crois que c'est tout nouveau. »

Il a ouvert les mains, comme pour dire : *Et ?*

« Certains l'appellent le Numineux. Tu en as déjà entendu parler ?

– Nan. Ça a d'autres noms ? »

Je doutais que quiconque l'appelle par son nom de baptême, NEM110. « Je ne sais pas. Logos, peut-être ? Ça te fait voir Dieu.

– Comme le LSD ?

– Non. Ça agit sur le lobe temporal, et ça te fait...

– Parce que je peux t'imprimer du LSD sur le parking, si tu veux.

– S'il te plaît, ferme-la un peu et écoute-moi. » Bobby a tressailli. Il n'aimait pas les conflits.

Brandy a ricané et a levé les mains comme s'il se rendait ; la serveuse arrivait avec des verres d'eau, une assiette de frites et de la sauce qu'elle a posé devant lui. Il l'a remerciée avec enthousiasme.

« Elle est repartie sans te demander ce que tu voulais, m'a dit le Dr G. sur un ton outré.

– Cette drogue te donne l'impression d'entrer en contact avec une force supérieure, ai-je expliqué à Brandy. L'être surnaturel se trouve dans

la pièce avec toi. Tu peux le voir, il est intégré à ton champ de vision. Parfois, il te parle.

– C'est très convaincant, a ajouté le Dr G.

– Et c'est très agaçant. La drogue te fait *croire* en une puissance supérieure. Selon la dose, les effets peuvent durer des heures ou des jours. Et en cas d'overdose... »

Alors ça ne s'arrête plus. Pour le restant de ton existence, tu devras dépenser une quantité d'énergie colossale, chaque jour, chaque instant, pour te rappeler que tout ça n'est qu'une illusion.

« ... eh bien, c'est épuisant, ai-je conclu. Tu as entendu parler d'un truc dans le genre ?

– Nan », a répondu Brandy sans cesser de mâcher. Il n'a même pas fait semblant d'y réfléchir. Bobby fixait l'assiette de frites avec envie.

« J'ai connu une SDF appelée Francine Selwig, ai-je continué. Jeune, mignonne, des mèches colorées. Ses amis obtenaient la drogue d'un type qui dirigeait une sorte d'église.

– Ce prêcheur a un nom ? a demandé Brandy.

– Je ne le connais pas.

– Tu me fais perdre mon temps, docteur Lyda. » Il a pris une nouvelle bouchée de frites dégoulinantes de sauce sans pour autant — hélas — s'arrêter de parler. « J'ai une tripotée d'étudiants en rut qui attendent ma marchandise.

– Tu veux dire, ton placebo ?

– Mes clients sont satisfaits. Tu l'as bien vu, non ? » Il a levé le bras et serré le poing. « Grrr !

– Tu l'as coupé à combien ?

– Tu me vexes ! » Il paraissait tout sauf vexé. « Bon, d'accord, peut-être que j'y ai ajouté vingt-cinq pour cent de dextrose. Mais peu importe, parce que ce que je leur donne est meilleur que l'Aroveta. J'ajoute un ingrédient secret. » Ses sourcils ont lévité quelques instants. « Du sildénafil. »

Tout le monde jouait au petit chimiste, décidément. « Ça peut fonctionner. »

Bobby a regardé Brandy avant de revenir vers moi. « Attendez... Qu'est-ce qui pourrait fonctionner ?

– Le sildénafil est le composant principal du Viagra.

– Ah...

– Ces gamins ne sont pas difficiles. » Brandy s'est essuyé la bouche avec une serviette en papier, puis a sorti son smartpen et l'a agité dans ma direction. « Quand le mât est dressé et que la tempête gronde, n'importe quel port fait l'affaire.

– Je doute qu’il comprenne comment fonctionne une métaphore », a glissé le Dr G.

Brandy a pris son stylo des deux mains et l’a brisé en deux ; les morceaux ont atterri sur son assiette. Un geste mille fois répété, comme celui d’écraser un mégot : les dealers faisaient apparemment une consommation importante de téléphones.

Il s’est levé pour partir. J’ai tendu la main.

« Voilà ce que j’achète, ai-je dit. Fais passer le mot à tes fournisseurs. À tes autres clients.

– Crois-moi, docteur, tu n’as aucune envie de parler à mes fournisseurs.

– Dis-leur d’appeler Bobby. Je n’ai pas encore de téléphone. Mais je donnerai du bon pognon à qui me dira où trouver du Numineux.

– Oh, du bon pognon ? Pas du mauvais ? » Il sortait un nouveau smartpen d’un blister de six.

« De l’argent honnête, ai-je dit. Qui va à l’église le dimanche. »

Brandy a souri. « Tu m’as tout l’air de quelqu’un qui a fréquenté l’argent, mais que l’argent a fini par quitter pour une autre femme...

– Retour aux métaphores, a commenté le Dr G.

– Je vais jeter un œil autour de moi, a poursuivi Brandy. Mais tu es sûre que tu ne veux pas que je t’imprime un de tes anciens favoris ? »

L’image du petit bout de plastique fiché à l’intérieur de mon avant-bras m’a traversé l’esprit. « Peut-être plus tard. »

J’avais perdu mon appartement depuis longtemps, et toutes mes possessions étaient remises dans un garde-meuble. Je n’avais pas l’énergie d’aller voir si on les avait vendues aux enchères faute de paiement. Bobby semblait heureux que, du coup, je passe la nuit chez lui — un peu trop. Ça n’avait rien de sexuel, bien sûr ; c’est juste qu’il aimait les pyjama-parties.

Il a agité son porte-clefs devant la porte qui a refusé de s’ouvrir. Il a joué avec la serrure, a encore remué le porte-clefs. Enfin, le battant s’est ouvert.

« Pas de bataille de polochon, l’ai-je averti.

– Ah ah ! » Un aboiement qui évoquait une crise de Tourette, venu directement du corps sans passer par la conscience du coffre à trésor.

Situé au-dessus d’un kebab, son appartement ne comptait qu’une chambre ; l’odeur d’oignon frit avait fini par s’incruster dans le tapis et imprégnait la moindre surface. Les meubles semblaient tirés de divers vide-greniers : un canapé brun et orange, une chaise pivotante bleue de guingois sur son pied cassé, une table de jardin en osier blanc. La cuisine était juste assez grande pour qu’une seule personne y pivote sur elle-

même. Il n'y avait pas la place d'y mettre un four, rien qu'une cuisinière portable et un micro-ondes suspendu.

Ainsi donc, Bobby vivait ici. On avait passé trois mois ensemble aux NAT, trois mois au cours desquels j'avais appris ce qui l'effrayait le plus, quel genre de personne il voulait être et ce qu'il éprouvait pour moi. Je connaissais, faute d'un mot plus adapté, le secret de son cœur. Mais je n'avais aucune idée du travail qu'il exerçait à présent, s'il avait seulement un travail, d'ailleurs, ni qui étaient ses amis, où vivaient ses parents, quelle garniture de pizza il préférait. Telle est la nature des relations en vase clos. La prison, l'armée, l'hôpital, la télé réalité — tous sont des univers de poche soumis à des lois physiques intrinsèques. Bobby et moi étions des amis proches qui se connaissent à peine.

Il a eu un sourire gêné en désignant la porte de la chambre. « Mon coloc vit ici, a-t-il dit. Il ne sort jamais. Enfin, presque jamais. Je dors sur le canapé. » Il a rapidement ajouté : « Mais pas ce soir ! Ce soir, il est à toi. Je vais dormir par terre.

– Pas question d'accepter », a dit le Dr G.

Bien sûr que si, ai-je pensé. Je suis une femme de quarante-deux ans, et lui un gamin de vingt piges et quelques aux lombaires solides. « Il me faudrait des draps propres », lui ai-je dit.

Ses yeux sont partis à droite et à gauche. Il essayait de deviner où, dans ce minuscule appartement, pouvaient bien se cacher des draps propres. « Je reviens tout de suite », m'a-t-il répondu avant de pivoter vers la porte d'entrée.

« Attends ; je peux t'emprunter ton stylo ? J'ai des messages à envoyer. »

Il a sorti l'objet de sa poche. « Il faut tirer le truc sur le côté pour faire apparaître l'écran.

– Je sais gérer la haute technologie.

– D'accord, d'accord. » Il a tendu le doigt vers moi. « P'tit déj ! Qu'est-ce que je t'achète pour le petit déjeuner ?

– Juste du café. »

Bobby a refermé la porte derrière lui dans un geste protecteur. Je me suis rapprochée de la chambre pour essayer d'entendre son ermite de colocataire, mais je n'ai rien perçu d'autre qu'un vrombissement — peut-être celui d'un ventilateur.

J'ai gagné l'autre bout de la pièce avant d'ouvrir l'écran du smartpen. « Message pour Rovil Gupta », ai-je dit. Un torrent de visages et de coordonnées s'est déroulé sur l'écran. Des dizaines de Rovil, à commencer par les plus proches de ma position géographique. J'ai reconnu celui que je recherchais, quand bien même on ne s'était pas vus depuis dix ans. Il travaillait pour Landon-Rousse en qualité de Vice-

Président des Ventes — une jolie promotion depuis la dernière fois que j’avais consulté son profil. Bien joué, petit Rovil.

J’ai touché l’icône de son visage en disant : « C’est moi, Lyda ». Les mots sont apparus sous ses traits : *C’est moi, Lyda*. « Je pensais qu’on pourrait discuter. » J’avais trop de choses à lui dire pour un message initial du type : *Salut, c’est la troisième fois que je sors de chez les dingues, je suis en période probatoire électrochimique et, au fait, Edo a recommencé à mijoter notre vieux produit*.

« Rappelle-moi vite, ai-je ajouté. C’est une question de... spiritualité. » J’ai signé et coupé.

Je n’étais pas sûre que le message arriverait jusqu’à lui. L’ID du téléphone avec lequel je l’appelais n’était pas sur sa liste blanche et son filtre antispam risquait de me bloquer.

Le stylo a sonné. L’écran était toujours déployé et à présent, le visage de Rovil — le vrai, en direct, pas une icône — me souriait.

Merde. J’avais envoyé le message, mais je n’étais pas prête à avoir cette conversation tout de suite. Personne ne rappelle aussi vite, normalement.

J’ai adopté une expression plaisante avant de cliquer pour accepter l’appel.

« Comment ça va, petit ?

– J’arrive pas à le croire ! Lyda ! »

Toujours aussi enthousiaste. Rovil avait été notre premier et unique employé, du temps de Petite Pousse, notre ratier de service (même si on avait arrêté de l’appeler ainsi lorsqu’un visiteur avait trouvé ça un tantinet raciste). Il sortait tout juste de la fac, à l’époque, mais il était devenu le bras droit de Mikala en un rien de temps. L’apprenti sorcier-chimiste.

« Tu as l’air de bien t’en sortir, ai-je dit. Tu es VP, maintenant ? » Landon-Rousse était l’une des Quatre Grosses sociétés pharmaceutiques ; son QG se trouvait en Belgique, mais la firme possédait des bureaux dans le monde entier.

Il a eu l’air gêné. « Tout le monde est vice-président, a-t-il répondu. On croule sous la bureaucratie, tu ne le croirais pas... »

On ne s’était plus parlé depuis le Sommet du Greenland dix ans plus tôt, qui ne s’était pas bien terminé. Je les avais envoyés se faire foutre, lui et Edo, et je leur avais ordonné de ne plus jamais m’adresser la parole. Rovil, en bon gamin docile, s’était exécuté. Même Edo avait fini par abandonner — avant de complètement disparaître.

De temps en temps, ces dernières années, en général quand j’étais saoule ou d’humeur sentimentale, je faisais une recherche sur mes amis de Petite Pousse. Le statut de Gil ne changeait pas : toujours en prison. Mais

le peu qui concernait Edo Anderssen Vik se résumait à a) un communiqué officiel de sa propre société, ou b) des spéculations sur les raisons qui l'avaient poussé à disparaître de la sphère publique. Rovil, lui, semblait mener une vie ordinaire. J'avais été soulagée qu'il retourne en fac, heureusement surprise qu'il finisse chez Landon-Rousse, puis ravie à chaque fois qu'il avait pris du galon. Je me demandais s'il avait réussi à cacher sa folie, ou s'il était tellement doué que sa boîte le gardait en dépit de cela. Peut-être que Ganesh, le dieu qui supprime les obstacles, lui avait ouvert la voie.

Notre échange de banalités s'est tari. Il devait se demander pourquoi je le contactais après tant d'années de silence, mais il était trop poli pour me poser la question. Était-il au courant de mes passages en désintox, des accidents de voiture, des internements ?

Feignant la nonchalance, je lui ai demandé : « Alors, tu as des nouvelles des autres ? Edo, Gil... »

Il a cillé. « Pas de Gilbert, évidemment ! » Pauvre Rovil. Simplement prononcer ce nom devant moi l'embarrassait.

« Il paraît qu'il a le droit de recevoir de la visite », ai-je enchaîné.

Rovil a fait les yeux ronds. « Tu ne crois quand même pas que...

– Non, non. C'est Edo que je veux.

– Oh. Ça risque d'être difficile.

– J'ai essayé de l'appeler sur un vieux numéro privé, mais il n'est plus en service. Toutes les adresses que j'ai trouvées en ligne sont des adresses professionnelles qui donnent soit sur une boîte vocale, soit sur une réceptionniste. J'ai laissé des messages, mais il ne m'a pas rappelée.

– Je sais, je sais. Ces dernières années, j'ai essayé de le joindre deux-trois fois, mais il ne répond jamais. » Il a souri. « Comme d'autres personnes que je pourrais citer. »

Wow. Le petit Rovil se rebiffait. « J'ai eu quelques problèmes. Mais Edo... qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

– On ne l'a pas vu depuis des années. Je ne suis même pas sûr du pays dans lequel il se trouve. C'est un... comment on dit, déjà ? Pas un ermite...

– Un reclus. Il a arrêté de se couper les ongles, il conserve sa pisse dans des bocaux, ce genre de trucs.

– Vraiment ? » a-t-il demandé sur un ton outré. Visiblement, il n'avait pas saisi la référence.

« Laisse tomber. J'ai un service à te demander. »

Rovil a réfléchi un instant, puis a répondu avec le plus grand sérieux : « Si je peux te le rendre, aucun problème.

– Trouve-moi le numéro personnel d'Edo.

– Je te l'ai dit, personne ne sait...

– Il a forcément des avocats, des domestiques, n'importe quoi. Fais-lui passer un message. Il t'aime bien, Rovil, il répondra. Dis-lui que c'est important.

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Mon instinct me disait de le laisser hors de tout ça aussi longtemps que possible. Rovil était le benjamin de Petite Pousse, même pas l'un des associés. Il n'aurait pas dû être impliqué dans ce qui s'était passé durant la fête. Mais il était là, et comme nous tous il avait sombré. Le bon petit chrétien s'était réveillé avec un dieu hindou dans la tête. Nous faisons partie d'un club très fermé.

J'ai demandé : « C'est un numéro de société, au fait ? »

Il a mis un moment à comprendre la question. « Non, c'est mon appareil perso. »

Ça ne signifiait pas que personne ne nous écoutait. Landon-Rousse surveillait peut-être les conversations privées de ses cadres ; nombre de corporations avaient été prises la main dans le sac pour ce genre de choses... Rovil semblait se sentir à l'aise, aussi ai-je décidé de prendre le risque.

« J'ai rencontré quelqu'un qui a vu Dieu... »

Rovil a incliné la tête sans vraiment comprendre.

« Quelqu'un fabrique du Numineux ». Cette fois, il a saisi : le mot a explosé comme une grenade d'informations, et j'ai vu son visage passer par plusieurs émotions avant qu'il ne retrouve son sang-froid et opte pour une expression de Perplexité Polie.

« Tu... Il te restait du Un-Dix ?

– Non. C'est du neuf.

– Peut-être que c'est une autre drogue ? Tu t'en es procuré ?

– Pas encore. J'y travaille. »

Il a secoué la tête. « Je ne vois pas comment ça serait possible. Petite Pousse a fermé avant le procès. On s'était mis d'accord sur le fait que personne... » Ses yeux se sont écarquillés. « ... Tu penses que c'est Edo ?

– Je n'ai pas dit ça. Je veux juste lui parler.

– Mais, il est devenu... spirituel, a protesté Rovil. On est tous spirituels, maintenant.

– Les dieux ne naissent pas tous égaux. Rovil ? »

Il ne regardait plus l'écran. Il imaginait Edo, notre ami Edo, violer la loi et notre confiance ; j'avais ébranlé ses certitudes.

« Ce n'est sûrement rien, ai-je dit. Une coïncidence. »

Son regard est revenu sur moi. « Comment je peux t'aider ?

– Maintenant que tu en parles, j'ai besoin d'emprunter cinq mille dollars. »